

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 22 MARS 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

—Je t'en supplie, Julien, reviens à toi. Je t'aime, Julien, je t'aimerai toujours !

—Et ils veulent te marier, et tu te marieras avec un autre.

—Je te jure que non !

—Oui, tu le jures, mais comment résisteras-tu ?

—Je ne sais pas, mais je ne consentirai jamais.

—Ils se passeront de ton consentement... Tu te marieras. Oui, je te vois mariée, et oubliant, et heureuse, et aimant ton mari, oui, l'aimant comme tu m'aimes. Et si quelqu'un, par hasard, vient à prononcer devant toi mon nom, cela n'éveillera plus chez toi qu'un vague et lointain écho ! Tu diras "Julien Rémondet ? qui donc ?" et tu parleras d'autre chose.

—Oh ! Julien, que tu me fais de mal.

—Pardon, dit-il, pardon, je souffre tant moi-même. Ecoute. Voici quelle est ma résolution. Je suis un homme, n'essaye pas de me la faire changer. La France, tu le sais, vient de déclarer la guerre à l'Autriche. Je vais demander de faire partie de l'armée dirigée sur l'Italie. Si mon régiment n'est pas désigné d'office, j'obtiendrai cette faveur, grâce à mes notes. En Italie, je te jure que je me ferai tuer à la première bataille. Ton père et ton frère n'entendront plus parler de moi.

—Oh ! Julien, Julien.

—Je ne veux pas vivre et te voir à un autre, n'est-ce pas ? Eh bien, je mourrai. Adieu, Marguerite. Ton amour a rendu mon enfance et ma jeunesse infiniment heureuses. Je n'aurai pas eu à me plaindre de la vie. Je suis encore parmi les privilégiés. Cependant, Marguerite, si tu veux te marier secrètement, un prêtre, un ami d'enfance bénira notre union. Personne n'en saura rien. Tu seras ma femme devant Dieu. Nous attendrons que quelques circonstances heureuses se présentent pour faire connaître notre mariage à tes parents.

—Je ne veux pas que tu meures je t'aime et je serai ta femme.

Julien et Marguerite furent mariés le soir même, par un jeune prêtre, dans la pauvre maison du garde-chasse. Après la bénédiction de son union, Marguerite s'enfuyait vers le château, Julien, de la maison, la regardait, soucieux.

Marguerite passa devant le buisson de houx et de genêts derrière lequel tout à l'heure Patoche s'était assis. Elle ne vit pas, derrière cette haie verte, la figure glabre de l'intendant qui la poursuivait d'un sourire ironique. Elle marchait toujours en son rêve. Elle disparut, au lointain de l'avenue sans s'être retournée une fois vers le jeune

homme, tellement peu elle vivait sur la terre, à cette minute-là !

Et Patoche, debout, clignant l'œil, tout en débouillant méthodiquement sa pipe avec un os de lièvre pendu à sa blague, Patoche murmurait :

—Faudra voir ! Faudra voir !

Et sans doute qu'une pensée cynique traversa cette tête de gremlin astucieux et lâche, sans doute aussi qu'une espérance de lucre facilement gagné lui apparut soudain, s'il était habile, car sa mâchoire se détendit, ses yeux se bridèrent et il éclata de rire, mais d'un rire bizarre qui le secouait des pieds à la tête la bouche largement fendue, sans qu'il fit aucun bruit.

—Faudra voir ! Faudra voir !

Et lui aussi, comme l'enfant, reprit le chemin de Malpalu.

VII

Pendant les semaines qui suivirent, Marguerite reçut encore quelques lettres de Julien. Elle avait



Elle disparut au lointain de l'avenue, sans s'être retournée vers le jeune homme.—Page 15, col. 1.

suivi avec angoisse les phases de la guerre qui devait aboutir à la défaite de l'Autriche et à l'émancipation de l'Italie. La guerre était sanglante. Chaque fois que dans les journaux elle lisait le chiffre officiel des blessés et des morts, son cœur se serrait atrocement.

N'était-il pas parmi les morts, le bien-aimé ?

Les batailles se livraient, les bulletins de victoire étaient publiés, suivis, hélas ! de chiffres funèbres indiquant que ces triomphes avaient été chèrement achetés. Et un jour, parmi la triste et longue liste des officiers tués ou blessés à Magenta, elle vit un nom modeste, qui semblait se faire petit parmi les autres, ne point vouloir attirer l'attention sur lui. Ce nom était celui de Julien Rémondet.

Elle le relut cent fois, ne voulant pas en croire son regard. Elle considérait que c'était une cru-

auté, une injustice. Elle ne pleurerait pas. Elle était hébétée comme si quelque chose de très lourd lui fût tombé sur le crâne. Si hébétée, si abattue, qu'elle ne voyait pas une mention particulière en face de Julien. Et cette mention, placée là comme une espérance, portait : "Disparu."

Quand elle eut repris un peu de sang-froid, quand elle lut ce mot, elle secoua la tête. Elle ne se disait pas que Julien pouvait avoir été fait prisonnier. Disparu ne voulait dire ni blessé ni mort. Ne pouvait-il revenir ? Elle ne se dit rien de tout cela. Pour elle c'était la fin ! Du reste, le silence de Julien était bien fait pour la convaincre. S'il n'était pas mort, il écrirait. Même blessé grièvement, il trouverait bien le moyen de lui envoyer un mot pour la rassurer.

La paix fut signée à Villafranca. Les troupes rentrèrent en France au milieu de l'enthousiasme des populations. Le calme se fit peu à peu autour de ce drame. On compta les morts de chaque côté, sinistre bilan. Et Julien Rémondet, disparu, fut compté au nombre des morts. Non seulement elle considérait cela comme une cruauté de Dieu, mais comme une injustice de Julien envers elle-même. Elle n'avait pas mérité cette abandon. Si Julien avait cherché la mort, Julien était coupable. Il devait vivre, puisque Marguerite lui avait écrit qu'elle se sentait mère.

Ce fut un triste été qu'elle passa ainsi. Le désespoir où la jetait la mort de Julien ; l'angoisse et la honte de sa situation qu'elle cachait encore à tout le monde, mais qu'il lui faudrait bientôt révéler, tout cela la rendit malade. Elle tenait de sa mère, la pauvre Thérèse tant aimée de M. de Cheverny, une nature nerveuse et délicate. Elle ne pouvait résister à d'aussi rudes assauts. Elle prit le lit, soignée par sa tante à Malpalu. Ce fut à la vieille demoiselle qu'elle dut faire l'aveu de son mariage secret, tout en larmes et si faible qu'elle ne semblait pas devoir vivre.

* *

A cette époque Antoine de Pontalès était seul en France son père venant de partir pour New York, où il voulait examiner et acheter de nouvelles machines destinées à simplifier beaucoup l'industrie de la filature. Son séjour en Amérique devait être assez long, mais comme Antoine avait la direction des affaires et depuis longtemps la signature sociale il était parti sans inquiétude. Ce fut donc à Antoine que la vieille tante, éplorée, confuse de l'aveu qu'elle venait d'en-

tendre, écrivit ce que Marguerite lui avait confié.

Antoine était à Dieppe depuis quelques jours. Il accourut aussitôt à Malpalu. Il y arriva le soir même du jour où la lettre lui était parvenue. La première personne qu'il rencontra, en entrant au château, fut Patoche. L'intendant salua humblement son jeune maître. Antoine, préoccupé, ne lui rendit même pas son salut. Il entra au château, pendant que Patoche le suivait de ses petits yeux sombres, où luisait je ne sais quelle méchanceté. Et il prévoyait probablement, pour l'avenir, quelque vague intrigue, car il se dit à demi-voix, avec un hochement de tête :

—Ça se gâte ! ça se gâte ! Faudra voir !... Faudra voir.

Mlle de Pontalès était descendue à la rencontre de son neveu. Elle était, nous l'avons dit, presque infirme et s'appuyait péniblement sur deux